

LUNDI 9 NOVEMBRE 1931

DIRECTION : 14, ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES

LUNDI 9 NOVEMBRE 1931

LA POLITIQUE

A propos des élections yougoslaves

C'est hier qu'ont eu lieu, en Yougoslavie, les élections générales pour la Skoupchtina. Elles n'ont pas suscité chez nous le même intérêt passionné que les élections anglaises. C'est à peine si l'événement est mentionné en quelques lignes.

Cette indifférence de l'opinion s'explique, mais ne se justifie pas. Elle s'explique sous l'angle de la politique intérieure yougoslave, ces élections n'étant pas susceptibles d'y apporter de grands changements. En effet, à Belgrade, le virus électoral, qui fait des ravages quand il est à l'état pur, est dilué dans la dictature au point d'en être neutralisé. C'est ce qui a décidé l'opposition à se réfugier dans l'abstention. Le coup d'Etat du roi Alexandre ayant sacrifié les partis à la patrie, ceux-ci ont estimé que leur liberté d'action n'est pas suffisante pour leur permettre de lutter à armes égales contre la candidature officielle. D'autre part, le scrutin est public, ce qui, dans un gouvernement fort, ne lui est pas défavorable.

Néanmoins, ces élections revêtent, dans une certaine mesure, le caractère d'un plébiscite. Elles constituent aussi une première étape dans la voie du retour aux formes du système représentatif. Le roi Alexandre qui, depuis janvier 1929, exerçait le pouvoir absolu, a promulgué une Constitution au mois de septembre dernier. C'est, comme sous notre Restauration, une Charte octroyée qui laisse au souverain le dernier mot dans toutes les grandes questions. C'est cependant l'indice de la volonté royale de régler les progrès de la liberté sur ceux de l'unité nationale, que son coup d'Etat avait pour objet de sauvegarder. Ceux qui l'ont blâmé oublient le grand et légitime prestige dont il jouit dans son pays, dont il a partagé les épreuves et dont il a réalisé l'idéal dans la victoire ; ils oublient aussi les immenses difficultés avec lesquelles il était aux prises à la tête d'un royaume composé, en majeure partie, de diverses Alsace-Lorraine ; enfin, ils oublient que le succès a couronné son entreprise.

Aujourd'hui, dans ce problème d'ordre supérieur dont la solution ne regarde pas même les meilleurs amis de la Yougoslavie, le roi Alexandre s'oriente prudemment vers ce qu'on nomme la dictature constitutionnelle, la dictature lui apparaissant non comme un but, mais comme un moyen, non comme un régime, mais comme un remède.

Cette expérience doit être suivie avec sympathie et même modestie par la France, dont la Constitution, faute de prévoir la dictature dans les cas graves, offre cette particularité de ne pouvoir être respectée qu'en étant violée. Pendant la guerre, elle n'a été préservée qu'en reniant ses principes. C'est l'absolutisme militaire de Joffre, puis de Clemenceau, qui a sauvé la liberté politique.

Sous l'angle de la politique extérieure, la France ne saurait trop se féliciter d'un résultat qui consacre les méthodes du roi Alexandre et préjuge, pour la Yougoslavie alliée, une ère d'ordre, de concorde et de prospérité. L'alliance des deux pays pourrait se passer d'un contrat, car elle est imposée par la nature des choses, par l'identité des intérêts vitaux. Sa valeur n'est pas seulement dans sa nécessité ; elle résulte aussi, pour nous, des vertus du peuple yougoslave, grand par son héroïsme et par ses possibilités. Cette valeur morale est multipliée par une valeur de position. Au centre de l'Europe, sur les bords du Danube, l'armée yougoslave est une réalité qui compte mieux notre garde au Rhin que toutes les fictions de Genève et de Locarno.

Dans l'intérêt supérieur de l'ordre européen, notre gouvernement doit veiller à ce que notre alliance avec Belgrade n'ait jamais, même en des apparences trompeuses, une pointe contre Rome et, au contraire, soit utilisée pour les rapprocher. La Yougoslavie a fondé un comité « pour la paix par le respect des traités ». En dépit des déclarations contraires, cette devise convient à tous les ex-alliés, y compris l'Italie, qui doit à ces traités son unité et un avantage que la France ne connaît pas, la ruine totale de son ennemi héréditaire. De la entre Paris, Rome et Belgrade une solidarité fondamentale auprès de laquelle les litiges secondaires sont négligeables. Souhaitons qu'elle inspire dans la paix les trois pays, afin qu'elle ne soit pas un jour trahie dans la guerre par le pangermanisme naissant.

BELGRADE, 8 novembre. — Les élections, qui se sont terminées à 6 heures du soir, se sont déroulées dans un ordre parfait et la participation des électeurs a été considérable.

D'après les renseignements parvenus de tout le pays, le nombre des votants s'élève, en moyenne, à 70 0/0. Dans certaines régions, le nombre des votants a atteint 80 à 90 0/0, notamment à Choumadia et en Bosnie.

Dans la banovine de la Drave, le nombre des votants a été très élevé.

A Zagreb, on a dénombré 20.000 votants contre 17.000 aux élections dernières.

A Belgrade, la participation des électeurs était de 60 0/0 contre 55 0/0 aux dernières élections.

La victoire du gouvernement a dépassé toutes les prévisions, bien que le mauvais temps ait sévi dans plusieurs régions.

A LA CINQUIÈME PAGE :

CHRONIQUE DES THEATRES DE PARIS
par GÉRARD D'HOVILLE

SOUVENIR POUR PIERRE LASSERRE
(1930-1931)

par MARIE-LOUISE PAILLETON

La mode des traités est passée

Heureux M. Théodor Wolff, rédacteur en chef du *Berliner Tageblatt*. Plus heureux que ne le seront jeudi cinq cents et quelques députés-nom-commissaires, il a pu entendre parler M. Pierre Laval. Il a eu un entretien avec lui. Reconnaissons que notre ministre ne lui a pas révélé grand-chose de ses projets, s'il en a. M. Laval considère que l'entente franco-allemande constitue le cœur de la politique internationale ; mais il ne sait pas bien comment il entend réaliser cet accord entre un débiteur insolvable et son créancier. Ce créancier n'est pas M. Laval, mais la France, laquelle ne veut ni abandonner sa créance privilégiée, ni avancer des milliards pour rembourser d'autres créanciers. Ceux-ci ont fait une mauvaise affaire. Elle réclame des indemnités.

M. Laval n'a rien dit de précis, mais l'impression retenue de sa conversation par son interlocuteur est inquiétante. M. Laval cherche une formule d'union qui sauvegarde les droits français inscrits dans les traités et tienne compte des nécessités allemandes.

« Ce désir sincère de trouver une formule, écrit le journaliste de Berlin, montre à quel point la situation a changé. L'époque où l'on menaçait sans cesse les Allemands avec la lettre des traités est passée et ne reviendra pas. »

Les Allemands sont satisfaits. Ils ont mené contre la Victoire une guerre d'usure. Ils sentent qu'ils l'ont gagnée. Ils proclament, avec une satisfaction compréhensible, que les dirigeants de la France n'osent plus invoquer le texte des traités ou ses droits sont inscrits. C'en est fini de leur ancienne manie de s'abriter derrière des textes. Ces façons ne sont plus de notre temps. De Locarno à l'évacuation de la Rhénanie, on a changé tout cela. Sans cesse, on aménage, on arrange, on règle, on cherche des formules. Mais prendre celles des pactes et des lois ! fi, voilà qui est du dernier impérialisme et du plus infâme réactionnaire.

On voudrait espérer que M. Wolff a mis beaucoup de ses desirs dans son interprétation des paroles ministérielles. Mais on ne serait pas fâché, jeudi, de l'entendre dire à M. Laval, en personne.

OU VA L'ALLEMAGNE ?

Le voyage de M. François-Poncet à Paris

M. André François-Poncet, ambassadeur de France à Berlin, invité par le président du conseil et le ministre des affaires étrangères à venir à Paris, est arrivé hier, à deux heures de l'après-midi, à la gare du Nord. Il s'est immédiatement rendu place Beauvau, où il a eu un long entretien avec M. Pierre Laval.

Il serait inexact que M. André François-Poncet eût apporté, au gouvernement français, de nouvelles propositions allemandes, en ce qui concerne le problème des réparations.

Le voyage à Paris de l'ambassadeur de France à Berlin s'expliquerait exclusivement par le double souci de renseigner le gouvernement sur la situation politique, économique et financière de l'Allemagne, de jour en jour plus difficile, et de se renseigner lui-même sur les directives de la politique française, après les conversations de M. Laval et de M. Hoover à Washington.

Il est vraisemblable que M. André François-Poncet sera reçu aujourd'hui par M. Briand. Bien qu'aucune information n'ait été donnée sur les négociations en cours, entre Paris et Berlin, pour le retour au régime du plan Young, il n'est pas douteux que de sérieuses divergences de vues subsistent sur le caractère et la portée de la réunion prochaine du comité consultatif.

Le gouvernement du Reich paraît insister sur la nécessité d'un élargissement des pouvoirs de ce comité, afin de lui permettre de se prononcer sur une nouvelle estimation de la capacité de paiement de l'Allemagne, non seulement en ce qui concerne l'annuité conditionnelle du plan Young, mais encore en ce qui concerne les paiements inconditionnels et la liquidation des crédits « gelés » dans les banques allemandes.

La méthode est assez paradoxale, qui consiste, pour le gouvernement allemand, à se déclarer à la veille d'un effondrement financier et à repousser, en même temps, toute transaction raisonnable pour les réparations, transaction maintenant la priorité des dommages de guerre.

Mais le Reich glisse de plus en plus vertigineusement sur la pente où l'a engagé sa politique du pire. Les dirigeants allemands, talonnés par les surenchères des nationalistes et des hitlériens, exploitent la menace d'une faillite, qui mettrait en péril les prêteurs anglais et américains, afin d'obtenir la plus large amputation possible de la dette commerciale de l'Allemagne et la suppression pure et simple des réparations.

L'inconvénient d'une manœuvre semblable est qu'à force de crier à la catastrophe on finit par la rendre inévitable. Il court des bruits inquiétants, à Berlin, sur les difficultés de trésorerie du *Stahlwerksverein* et de la *Phenix*, puissantes entreprises, ébranlées par le récent krach de la Danabank.

L'on assure que des efforts seraient actuellement tentés pour placer, en France, une part des actions de ces établissements en difficulté. Mais, en l'état actuel des choses, il faudrait aux prêteurs français un robuste optimisme pour engager des fonds en Allemagne !

DEMAIN MARDI LISEZ

« L'AMI DES SPORTS »
Directeurs Frantz-Reichel et Roland Ooty
PARIS 0,10 — DÉPARTEMENTS 0,15

L'HEURE QUI PASSE

Chansons

Chacun explique la crise selon son tempérament ou sa spécialité. Aux yeux des économistes, elle est une punition : le monde a tourné des lois naturelles, qui se vengent. Pour les moralistes, elle est une faiblesse de la confiance. Un de nos édiles, qui est à la fois directeur de music-halls, propose une autre opinion : c'est une crise de mauvaise humeur ; et il prescrit ce remède : la chanson. L'humour, selon lui, se guérira in hymnis et cantibus.

Qu'on ne se hâte point de sourire et de lui dire : « Vous êtes impresario, monsieur Dufrenne, vous nous engagez à venir faire notre cure dans vos établissements. » M. Dufrenne, dont le désintéressement est admirable, ne songe ni à ses pensionnaires ni à lui-même. Il sollicite M. le préfet de police « de prendre des mesures particulièrement bienveillantes, afin que les chanteurs des rues soient autorisés à exercer leur art en plein air ». Mais voilà un trait digne de la morale en action ! Et quelle leçon pour les fruitiers en boutique, qui ne peuvent souffrir la concurrence de la pauvre marchande des quatre-saisons !

Après avoir loué comme il convient de sa générosité M. le conseiller directeur, on ne saurait lui cacher que sa psychologie est un peu superficielle, et répond mal à l'expérience qu'il doit avoir du public. Comment lui peut-il échapper que ce public, à l'heure présente, se compose, en gros, de savetiers et de financiers, c'est-à-dire de gens qui n'ont rien, n'ayant jamais rien eu, et de gens qui n'ont plus grand chose après avoir eu beaucoup, avant-hier ? Ce changement de situation leur donne une méchante humeur qui se conçoit, et j'ose assurer M. Dufrenne que ce n'est pas en chantant sous leur fenêtre qu'on les divertira de leurs soucis.

Quant aux savetiers, qui jamais n'ont mieux éprouvé l'agrément de vivre au jour le jour, et de n'être point embarrassés d'un portefeuille, ils connaissent leur bonheur et sont gais comme des pinsons. Quand ils ont envie de musique, ils ont assez coutume de la faire eux-mêmes, et c'est plutôt en laissant les chanteurs des rues leur écorcher les oreilles qu'on risquerait de leur mettre la mort dans l'âme.

On devine que j'étends un peu le sens du mot « savetier ». Je pense à Hans Sachs. Tous les savetiers de cette espèce ont droit au silence, ainsi d'ailleurs qu'à la liberté de circulation : ce sont deux d'entre les droits de l'homme. Il est malaisé de les garantir par le temps qui court. Les Parisiens n'en savent que plus de gré à M. le préfet de police, qui fait ce qui est humainement possible, et même l'impossible, pour que les rues puissent encore servir de passage et pour qu'ils aient la paix à la maison. Ils ne craignent pas que M. Chiappe, qui est ferme en ses desseins, se laisse attendrir par la requête sentimentale de M. Dufrenne ; mais peut-être auraient-ils sujet de craindre que ses agents ne prissent l'initiative de ces mesures particulièrement bienveillantes que réclame le conseiller municipal directeur de music-halls.

Tout à l'heure, dans le quartier, dit-on, tranquille où l'habite, un inconnu s'est mis à jouer du piston, subitement. Un couple amoureux s'est arrêté, pour l'entendre, au beau milieu de la chaussée. Un soi-disant gardien de la paix, qui faisait les cent pas sur le trottoir, s'est arrêté aussi, rêveur, et sans paraître soupçonner que l'homme à l'instrument à vent commettait un double délit, puisqu'il faisait un bruit incommode et qu'il mendiait. Là-dessus est arrivé un taxi, à une allure très modérée. Pour ne pas écraser le couple amoureux, le chauffeur a corné tout doucement, presque paternellement. L'agent, furieux, s'est précipité sur lui et lui a fait un procès-verbal de contravention. Il n'y a pas de justice.

Abel Hermant.
de l'Académie française.

Le transfert éventuel des cendres du duc de Reichstadt à Paris

VIENNE, 8 novembre. — Récemment, une revue française illustrée a publié un article sur le transfert éventuel à Paris des cendres du duc de Reichstadt.

Cet article a eu son écho à Vienne, où l'on déclare que ni le gouvernement viennois, ni les capucins à qui appartient la crypte dans laquelle l'archiduc est inhumé ne sont qualifiés pour donner l'autorisation d'une exhumation et d'un transfert. L'impératrice Zita et son fils, le prince Otto, seraient seuls en mesure, en tant que représentants de la famille impériale, d'accorder leur consentement à ce sujet.

LE PROBLÈME DE L'ARGENT

Le comité de trois experts, chargé par la Chambre de commerce internationale d'examiner le problème de l'argent, vient de déposer son rapport, constatant que les gouvernements sont peu favorables à la convocation d'une conférence internationale et qu'il n'y a aucune chance que le bi-métallisme entre prochainement en vigueur.

Ce rapport fait ressortir que la majeure partie de la production de l'argent est contrôlée par quelques sociétés américaines. Il rectifie certaines idées erronées sur le rôle exact que joue le prix de l'argent dans le commerce avec la Chine. Il préconise l'utilisation de l'argent par les gouvernements pour couvrir l'émission d'une quantité limitée de billets sans toutefois demander une proportion fixe entre les prix de l'or et de l'argent. Il conseille aux producteurs de rechercher pour leur propre compte de nouveaux emplois pour ce métal, qui (si l'on pouvait empêcher son oxydation rapide) pourrait trouver de plus larges utilisations industrielles.

En Mandchourie légère accalmie

Selon les dernières nouvelles, la situation apparaît plus calme en Mandchourie. On avait annoncé dans la nuit de samedi à dimanche que les troupes du général chinois Ma Tchang Chan, après leur défaite sur la rivière Nonni, se concentraient à Anganchi, où arrivaient par ailleurs d'importantes renforts. Les Chinois allaient-ils engager immédiatement de nouveaux combats et exécuter, en partant d'Anganchi, une contre-offensive sur la rivière Nonni ? Ces craintes se sont un peu dissipées au cours de la journée d'hier. On assure de Tokio que les aviateurs japonais n'ont reçu l'ordre de bombarder les troupes chinoises que si celles-ci tirent elles-mêmes sur les avions. Le gouvernement japonais, voulant tout faire pour éviter l'aggravation d'un conflit qui, dans cette région, risquerait d'entraîner des complications avec les Soviétiques, aurait donné pour instruction à ses troupes de ne pas pousser plus au nord.

Ce n'est donc que s'ils sont contraints par les circonstances que les Japonais s'avanceraient, affirmant-ils, sur Anganchi et Tsitsikhar. La délégation japonaise à Genève, dans un télégramme que, d'ordre de son gouvernement, elle vient de remettre hier au secrétaire général de la S. D. N., précise d'ailleurs l'attitude de l'armée japonaise et le but du mouvement des troupes du Mikado dans la région de la Nonni. On pourra lire dans notre Dernière Heure ce télégramme qui est la réponse au télégramme expédié, le 6 novembre, par M. Briand au gouvernement japonais.

Une nouvelle qui peut contribuer à calmer les esprits est le démenti de l'assassinat du consul japonais à Tsitsikhar. L'Agence Rengo vient, en effet, d'annoncer que le consul japonais à Kharbin avait reçu la dépêche suivante de M. Schimizu, représentant du Japon à Tsitsikhar : « Sommes tous saufs. Maintenant la situation est calme, bien que plusieurs Coréens aient été tués hier, aux abords du consulat. » A Tokio, le ministre des affaires étrangères a reçu un câblogramme confirmant cette nouvelle.

Dans les milieux officiels japonais, on n'ajoute pas foi aux informations de source américaine, selon lesquelles les grandes puissances auraient menacé de rappeler leurs représentants diplomatiques si le Japon n'adoptait pas une attitude plus conciliante envers la Chine. En revanche, dans les mêmes milieux officiels, on se montre de plus en plus mécontent de voir le secrétaire de la S. D. N. prendre pour argent comptant les nouvelles de source chinoise et on y laisse entendre que le Japon n'en manquera pas d'attirer l'attention de la S. D. N. sur ce point. Il y a même dans l'air, paraît-il, des bruits de démission.

La session du Conseil, qui se réunira à Paris, le 16 novembre, ne manquera pas d'intérêt.

▲ AUTEUIL

Le Grand Prix d'automne Le Prix de France

Ce fut un dimanche de chaudes luttes, où l'on compta huit gagnants pour six courses. A deux reprises le juge à l'arrivée vit deux concurrents passer devant ses yeux dans la même foule. Ceci se produisit d'abord dans le modeste Prix Bay Archer, entre Ma Gigolette et Cobaea, ensuite dans l'important Grand Prix d'Automne, entre Filidor et Rebuti. Reconnaissons que nous en avons eu pour notre argent.

Les deux premiers du Grand Prix d'Automne portaient le même poids : 64 kilos 1/2. Filidor, qui a 4 ans, rendait donc l'année à Rebuti qui en a cinq. On pouvait penser, avant la course, que ce n'était pas là une tâche sévère pour un gagnant, même par chance, du Gladiateur, vis-à-vis d'un adversaire payé récemment par son propriétaire actuel 12.000 francs. Mais qui nous dit, en premier lieu, que ce brave Filidor, si résistant soit-il, ne se ressentait pas encore de ses 6.200 mètres fournis il y a quinze jours ? Et, d'autre part, quels progrès n'a pas faits Rebuti depuis huit jours, avec l'alourdissement du terrain et l'allongement de la distance ? Une chose, en tout cas, est certaine : d'authentiques cracks comme Don Zuniga, Espalion, Baoulé, Les Bossons se sont avérés absolument incapables de rendre du poids à Rebuti, qui venait d'avoir du mal à se défaire de Rhéus, dont il recevait quatre kilos ! Allez lire après cela que la forme ascendante ne soit pas tout, particulièrement en obstacles, et osez encore nous parler de classe ! En obstacles, surtout en automne, une seule chose compte : la forme. Ne nous laissons plus éblouir ni par les grands noms, ni par les glorieux services passés. Au bout des 4.100 mètres, en terrain lourd, Don Zuniga s'évanouit, Espalion s'effondre, Les Bossons ne paraît pas. Mais Rebuti est là, dernier gagnant, et permet tout au plus à un vainqueur classique de plat, venu l'attaquer furieusement à la fin, de faire dead-heat avec lui.

Le Prix de France est le Grand Prix d'Automne des gentlemen-riders. C'est, en outre, un steeple-chase handicap. Ne cherchons pas à savoir pourquoi, dans ce handicap, l'infortuné Roi de Thulé avait à rendre trois kilos à Agitato, lequel venait de le précéder à poids égal. Il arrive aux handicappeurs d'avoir des raisons que la raison ne connaît pas. Constatons seulement que, justement, découragé, Roi de Thulé est tombé en route, et qu'Agitato, qui ajoutait à la faveur de son poids l'avantage d'être monté par M. de Saint-Mirel, n'a pas laissé échapper le beau cadeau qui lui était fait. En dépit d'une assez bonne tentative sur le plat de Frétilleur, également bien placé dans le handicap, Agitato a été tout le temps maître de la partie, et, dès la rivière du huit, il n'y avait plus d'incertitude possible sur le résultat.

Une chute spécialement fâcheuse au cours de la réunion : celle de l'excellente Andromaque II dans le prix Georges Brinquart. Il eût été fort intéressant de voir si elle était capable de rendre douze livres à Diamant Noir. C'est un plaisir que nous n'aurons plus, Diamant Noir étant maintenant crédité de 50.000 francs, ce qui le fait entrer à son tour dans la voie toujours périlleuse des surcharges. Drôle de métier, où l'on cesse d'avoir une situation enviable dès que l'on a gagné un peu d'argent !

J. Traheux.

AUTOUR D'UN CENTENAIRE

Victorien Sardou et Rachel

Par GEORGES MOULIN

Les amis de Victorien Sardou se sont rendus hier matin, place Dauphine, au monument de l'illustre auteur dramatique, pour commémorer l'anniversaire de sa mort.

On se rappelle que le monument de l'auteur de Patrie, place de la Madeleine, fut déplacé, l'an dernier, en raison des exigences de la circulation, et transporté dans les nouveaux jardins de la porte Dauphine. C'est là qu'a été commémoré, hier, le centenaire de la naissance de Sardou.

Cette cérémonie intime a eu lieu en présence de MM. Pierre et Jean Sardou, fils du célèbre auteur dramatique, et du petit-fils de Sardou.

M. Olivier de Gourcuff, président de la société, a rappelé brièvement les principaux épisodes de la carrière étonnante du père de Théodora : le premier échec, puis, grâce à la confiance que Sardou, avait en lui, cette longue suite de succès qui lui valurent la Patrie à Madame Sans-Gêne et à Thermidor. M. de Gourcuff a raconté la pittoresque rencontre de Sardou avec le général Mellinet, aux Tuileries, en 1870. On ignore souvent, en effet, que Sardou, aidé du général, parlementa avec la foule déchaînée et, grâce à son éloquence, empêcha le sac des Tuileries. Enfin, M. Robert Lestrangre rendit hommage au grand dramaturge.

La documentation de l'article que nous publions à cette occasion est extraite d'une lettre écrite par Victorien Sardou à un de ses amis en 1852. Cette lettre inédite fait partie de la collection d'une étonnante richesse que Mme Robert de Flers, MM. Pierre et Jean Sardou ont mis si généreusement à notre disposition.

En janvier 1852, Victorien Sardou avait vingt ans. Libre de se consacrer au théâtre depuis l'abandon de ses études de médecine, il venait d'achever *La Reine Ulfr*. Les personnages de cette tragédie suédoise parlaient en vers d'une longueur proportionnée à leur importance sociale, la reine en alexandrins, les ministres en décasyllabes et le menu peuple en petits vers coupés.

L'accomplissement de la tâche avait été laborieux.

« Outre les maux de tête et les palpitations qui sont enfin passées, écrivait l'auteur à un ami, j'étais encore retardé par ce travail fort ennuyeux à mon avis, du dernier coup de lime, du polissoir, du vernis. L'enthousiasme poétique a disparu. Il est impossible de rendre à l'esprit cette perspicacité, cette verve, cette facilité à saisir les nuances les plus délicates, à se pénétrer de tous les sentiments, à se mettre enfin dans chacune des situations qu'il faut peindre. Bref, c'est un travail assez ingrat et qui n'est soutenu que par l'espérance de voir bientôt l'œuvre achevée et complète, autant qu'il nous est donné de l'obtenir. »

Il y avait aussi l'obligation de changer certains passages, de modifier, de retrancher certaines phrases, certaines idées où l'on n'aurait pas manqué de voir des allusions à des événements accomplis trois mois après. Et maintenant que je contemple mon ouvrage, j'ai cette ferme conviction qu'on en peut faire de meilleurs, et c'est à quoi nous nous efforcerons plus tard, mais qu'il est difficile d'en trouver un qui remplisse mieux le but que je m'étais proposé. C'est ce que décidera Mademoiselle Rachel. »

Cette pièce d'un jeune auteur encore inconnu était en effet destinée à l'illustre sociétaire du Théâtre-Français. Ainsi en avait décidé Sardou et il s'employa aussitôt à la réalisation de son ténuaire projet.

Il avait alors deux amis : Ernest Sémérie avec qui il devait se brouiller plus tard au moment de la Commune et Alfred Mouillard, le plus fidèle de ses intimes. Les trois jeunes gens tirèrent conseil et rédigèrent ensemble la lettre suivante à l'adresse de Rachel :

« Madame,

« Je vous prie d'excuser la hardiesse que je prends de vous écrire sans avoir l'honneur de vous être connu. J'y suis poussé par la bienveillance avec laquelle vous encouragez les jeunes littérateurs qui se recommandent à vous. J'aurai pu solliciter par l'entremise de quelque personne l'honneur de vous être présenté, mais, il m'a semblé qu'il y aurait moins d'importance à m'adresser directement à vous-même par une lettre que vous jugerez digne ou non de réponse. »

« Je désirerais bien ardemment soumettre à votre jugement si élevé un drame dont le rôle principal m'a été inspiré par l'admiration que j'ai pour votre grand talent. Je puis m'abuser sur la valeur de mon œuvre mais je ne désire, madame, d'autre juge que vous-même, tout prêt à accepter l'opinion que vous émetrez. Il me serait bien douloureux de voir se briser une espérance qui a seule soutenu mes efforts. Je vous supplie donc de m'accorder la faveur d'un entretien. Quel qu'il arrive, madame, je vous suis bien reconnaissant d'avoir lu la lettre d'une personne qui vous est étrangère, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués. »

Ce fut Mouillard qui porta la lettre chez le concierge de Mlle Rachel. Sardou se déchargea sur lui de ce soin, ne voulant pas avoir l'air de déposer soi-même ses lettres, « ce qui sent un peu, dit-il, son poète à grenier ou son maître d'études ambuleux. » Il regretta d'ailleurs cette fierté intempestive, car le portier demanda tout d'abord à Mouillard s'il voulait parler à Madame.

Mouillard n'avait rien à faire là. Le portier insista pour savoir s'il y avait une réponse, ce qui déterminait la fuite du messager effrayé de ses responsabilités. « Si j'avais été la moi-même, écrit Sardou, j'aurais monté sans nul doute, mais il aurait fallu s'attendre à une pareille proposition et se munir du drame ! »

Cependant les jours passèrent sans apporter de nouvelles. Il paraissait bien étonnant qu'une femme comme Rachel n'eût pas répondu « ce fût-ce que par simple politesse et pour se soustraire le plus agréablement possible à cette corvée d'entendre tout un drame en vers ! »

Les trois amis se concertèrent. Ils tombèrent

LETTRES, THÉÂTRE, SCIENCES ET ARTS.

LES PREMIÈRES

EMPIRE. — La Raquel Meller. Les Daros.

C'est Paris qui fit autrefois le succès de la Raquel Meller. Il y a de cela un certain nombre d'années, dont nous ne voulons pas faire le décompte : Mlle Raquel Meller nous apparut, alors que nous étions particulièrement accueillants à tous les rythmes qui rejoignent l'Orient par la Méditerranée, comme une manière de synthèse de l'Espagne et de ses traditions vocales. Bien, en elle, n'était exceptionnel, mais tout était parfait, et tout — maintien, costume, geste et voix — s'alliait avec une minutie aussi pleine d'art que de science, de sorte à créer une image exemplaire.

Mlle Raquel Meller nous revient aujourd'hui et fait un stage à l'Empire avant d'abandonner le music-hall pour le théâtre. Sachons-lui gré de ménager ainsi les transitions. Sur cette scène de l'avenue de Wagram dont les proportions sont bien à sa mesure, nous la retrouvons telle que nous la souhaiions, c'est-à-dire exactement semblable à elle-même. Elle recouvre trait pour trait le souvenir qu'elle nous avait laissé et d'autant mieux qu'elle n'a rien changé à son répertoire. Si bien qu'il nous semble, en l'écoutant, que le temps ait suspendu son vol.

Elle chante *Donna Marquisa*, *Les Cillels de Séville*, elle chante le fameux *Relicario*, dont chaque note retrouve sa place dans notre mémoire; puis *Ven y ven*, *La Lagaraterana*, avec ses notes surannées de boîte à musique; enfin, *La Procession* et cette *Violetta* qu'elle a si bien marquée de son geste que l'air lui appartient désormais sans conteste ni concurrence.

L'orchestre, répétant la mélodie qu'elle a chantée, alors qu'elle vient de disparaître, nous mesure de bien exquises minutes d'attente : mais le meilleur instant est celui où elle reparait, avec un visage nouveau, que nous connaissons aussi, et une robe dont nous savions d'avance les plis et la couleur. Ainsi, chaque soir, Mlle Raquel Meller passe la collection de nos souvenirs.

Elle est la vedette du nouveau programme de l'Empire qui nous présente, comme d'habitude, un nombre imposant de numéros dont l'intérêt est inégal, mais dont la succession est agréablement variée. Les Erkas travaillent aux barres fixes; Paul Berny, qui mêle la bonne humeur à la jonglerie, nous repose des jongleurs orientaux; les Myrons refont sous nos yeux des équilibres dont nous avons eu souvent l'occasion d'apprécier la stabilité; Terris est un Tartarin marseillais qui nous distrait d'un sketch dont la fantaisie ne s'égare pas hors des limites honnêtes; Alibert nous sert une nouvelle édition de son spectacle des Deux Anes, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler ici même; enfin, pour conclure la première partie, Pesenti déploie sur la scène un nombreux orchestre, des danseurs, des chanteurs, et permet ainsi au rideau de tomber, comme il sied, sur un tableau très brillant.

Le rideau se relève, après l'entr'acte, sur un hors-d'œuvre qui est de trop. Il en est souvent ainsi, quand le menu est abondant. Boby Romulus paraît, nous dit-on, pour la première fois en France. Il reprendra son essor dans le vaste monde sans nous laisser trop de regrets. Vient alors Mlle Raquel Meller, et nous voici réconciliés avec le music-hall.

C'est à Ada et Eddie Daros qu'incombe le plus périlleux travail de la soirée : celui d'occuper notre attention après la vedette espagnole. Ils s'acquittent de leur tâche avec une virtuosité, une facilité apparente, un sens de l'humour et un art d'utiliser leurs dons de sympathie qui arrachent les applaudissements. C'est un des numéros les plus complets qu'il soit permis de voir. Les Daros utilisent les ressources les plus variées. Ils sont danseurs, chanteurs, équilibristes, et surtout ils savent établir, de la scène à la salle, un lien de concordance entre leur effort et notre plaisir qui suffit sans doute à expliquer leur prodigieux succès, mais dont la manœuvre recèle un secret qui leur appartient en propre. En quittant la salle de l'Empire, le public emporte avec lui un reflet de leur bonne humeur.

THEATRE DE DIX HEURES. — Encore 50 minutes.

La meilleure scène de la nouvelle revue que MM. Jean Rieux et Victor Vallier ont écrite, avec la collaboration musicale de Paul Maye, pour le Théâtre de Dix-Heures, est celle qui met en présence deux académiciens occupés à l'épluchage des pommes de terre devant une académie transformée en caserne. Jean Rieux en Barhou et M. Max Régier, qui n'eût qu'à s'agrafer une particule et à changer de prénom pour entrer dans son rôle, échantient à l'envi les répliques les plus cocasses sur un ton irrésistible. On ne saurait en vouloir aux auteurs d'avoir préféré au cours de cette scène, ainsi d'ailleurs que dans toute leur revue, la joie sans malice du coq-à-l'âne aux mots à l'emporte-pièce qui étaient autrefois, paraît-il, l'apanage de l'esprit montmartrois. Les cinquante minutes qu'ils réclament de notre attention et qu'ils offrent à notre allégresse pourraient se renouveler sans dommage au cours d'une semaine de bonté. Il n'y a pas davantage de méchanceté dans une telle constatation : le plaisir où n'entre aucun fiel est le plus agréable à éprouver.

Le *Nudisme au Cabaret*; 1880-1931; Ne souriez pas; *Barcarole pour un voilier* et *Le rendez-vous des nobles compagnies* sont des scènes pleines d'entrain, au choix desquelles a présidé un esprit de mesure dont il faut grandement louer le bon goût. Plus fort que *Christina Navarre* est un sketch d'une inspiration un peu plus débridée, comme il sied à un sketch. Tout cela est enlevé par les chansonniers et les acteurs de la troupe de telle sorte que les cinquante minutes promises semblent à peine peser leur demi-heure. M. Henry sait se grimer de la façon la plus humoristique, Jean Rieux, Balder, Vallier, Regnier, Maurice sont excellents; Mlles Oleo, Renée Viala et Janet Flo viennent tempérer la bouffonnerie de l'interprétation masculine par la grâce de leur sourire, la joliesse de leurs silhouettes et la jeune harmonie de leurs voix.

Du tour de chant qui précède la revue, nous retiendrons surtout les quelques instants où paraît M. Martini. Il a une conception très personnelle de la chanson d'actualité et son art de placer un mot ou une anecdote est inimitable.

Robert Destez.

UNE EXPOSITION DE GRAVURES

Le 3 novembre, à 14 h. 30, a eu lieu, sous la présidence de M. André Maurel, inspecteur général des beaux-arts, l'inauguration de l'exposition de gravure et lithographie organisée par l'Association française des artistes graveurs au burin, l'Association professionnelle des graveurs à l'eau-forte, la société La Lithographie, la Société des aquafortistes français et la société Le Bois. L'exposition est ouverte jusqu'au 30 novembre, dans l'ancien hôtel du prince Roland Bonaparte, 10, avenue d'Éna.

CHRONIQUE DES THÉÂTRES DE PARIS

THEATRE DE LA MADELEINE : *Villa à vendre*, comédie en 1 acte de M. Sacha Guitry. — *Sur le siège* (1888), monologue de M. Henri Lavedan. — *Chagrin d'amour*, prétexte en 1 acte de M. Sacha Guitry. — *Monsieur Prudhomme a-t-il vécu ?* pièce en 2 actes de M. Sacha Guitry. — *La Femme du condamné*, drame en 1 acte et 2 tableaux de Henry Monnier. — La S. A. D. M. P., opéra bouffe de M. Sacha Guitry; musique de M. Louis Beydts.

Ce spectacle est plein d'attraits divers. J'allais dire qu'on ne cesse de s'y amuser. Pourtant, *La Femme du condamné* est une féroce petite chose, et, si elle nous divertit, c'est par le burlesque de l'horrible. Pourtant, *Monsieur Prudhomme a-t-il vécu ?* ce portrait d'Henry Monnier tracé à grands traits profonds et nets, vivants et sombres, est d'une douleur tourmentée qui cache sous un masque de bouffonnerie, la misère des hommes, des esprits et des cœurs. Et pourtant, je le répète, on s'amuse; la verve, la cocasserie, le jeu étonnant de Sacha Guitry, son art extraordinaire de se transformer, de se grimer sous subjugue et nous divertit intensément alors même que nous sommes émus par les malheurs de Henry Monnier, l'incompris, Henry Monnier fut acteur, auteur, dessinateur de grand talent. *La femme du condamné* que fait représenter M. Sacha Guitry fut écrite en 1831 — elle est donc centenaire et on la joue pour la première fois. Cette sorte de célébration réparatrice, Sacha Guitry la fait précéder de ces deux actes où il fait revivre devant nous l'auteur de Joseph Prudhomme. Son dialogue plein et sûr sous l'aisance du naturel le plus direct, est nourri de la connaissance parfaite du personnage. En quelques scènes il nous apprend tout l'essentiel. La conversation de Caroline Linsell, la femme de Henry Monnier — jeune actrice qu'il arracha par amour à la scène — et de Léon Gozlan nous apprend les secrets du caractère et du talent d'Henry Monnier. Le sens de l'humour, dominant chez lui à un tel point que, dans les moments les plus sincères il se reprend pour observer les autres et s'observer lui-même et pour découvrir tous les autres qu'il a en lui-même. Quand il voit dans la rue une figure frappante, non seulement il la dessine, en trace les particularités et les traits, mais ensuite, il se grime et déguise pour lui ressembler. Les paroles, il les note ou moment où il va s'émouvoir, il écrit ce qu'on vient de lui dire pour le toucher, et se refroidit pour observer et comprendre. Caricaturiste, ironiste... Or, les femmes n'aiment pas l'ironie; et malgré leur proverbiale inconstance, ne s'accrochent pas du même personnage, déguisé et masqué au moral et au physique, essayant chaque jour de paraître autre. Aussi, Caroline est-elle découragée, lasse. Son rêve est de quitter Monnier, auquel elle ne trouve d'ailleurs aucun talent, et de recommencer sa carrière d'actrice, en tournée de province. Tout! plutôt que continuer la vie commune avec cet homme incompréhensible et divers! Et lorsque Monnier est entré, déguisé en vieille concubine, et que libéré de ces atours, il est resté seul avec Caroline, elle lui dit sa décision, et le pourquoi de cette décision. Et d'abord il est ému, puis il note et l'interrompt. C'était très bien tout ce qu'elle disait au début, mais, assez! car cela va devenir ridicule. Qu'elle parte! qu'elle fasse ce qu'elle désire. On restera des amis. On s'écrit. La deuxième acte, c'est Monnier qui, ainsi qu'il nous l'avait annoncé au premier acte, est tout entier à sa nouvelle création, au parachèvement de ce Joseph Prudhomme, type qui est devenu proverbial, sorte de La Palice solennel des conventions, des lieux communs et des idées et sentiments de traditions fausses, banalisées et exprimant en discours ce qu'il est convenu de nommer de grands sentiments et de dignes préceptes. Il s'est fait la tête, le crâne, la voix de Joseph Prudhomme; lui a mis une cravate énorme, rehaussant encore l'importance des discours, leur faisant un

piédestal de mousseline; il lui a mis un habit taillé, non à ses mesures mais à celles, en vrac, de l'homme « civilisé »; et des pantalons trop courts et des chaussettes blanches. Il sort de scène et s'admire dans un miroir tout en bavardant avec l'habilleuse; un visiteur vient pour lui parler de sa femme. Il lui répond comme s'il était vraiment Joseph Prudhomme et, en l'absence supposée de cet Henry Monnier, son ami, que M. Remouillet venait voir, il lui fait tout dire. Et il apprend ainsi que Caroline a un amant, voudrait l'épouser, qu'elle aime et qu'elle est heureuse. Il s'efforce de supporter ces coups douloureux avec la majesté et l'indifférence faussement généreuse de Joseph Prudhomme, mais il souffre malgré tout en lui-même, en son cœur sans déguisements et il pleure devant le miroir triste cet homme aimé, cet homme qu'il fut jadis; et que tout son art ne lui rendra jamais plus. Puis, il se reprend : être un autre! être un autre! M. Sacha Guitry est incomparable en ces scènes si simples en apparence et qui renferment tant de mystérieux et complexe douleur à la fois bizarre et humaine. C'est d'un art profond, si sombre sous le fantasque, si triste dans le burlesque. Mme Yvonne Printemps, costumée si impayablement avec ses brodequins plats, et sa coiffure si haute « à la girafe » (en ce temps-là on portait ses talons sur sa tête) est charmante en l'incompréhension et la grâce qui s'ennuie de la Caroline au médiocre cœur. La pièce d'Henry Monnier vient ensuite. Le décor des couloirs de la prison, puis de la cellule sont sinistres à souhait. Mme Pauline Carton est remarquable de cynisme populaire, de bon sens impitoyable, dans le rôle de l'épouse du criminel. Elle vient lui faire ses adieux avec une sorte de tendresse rude et sans rancune mais aussi le dépouiller de tout ce dont il n'aura plus besoin : de son mouchoir à son pantalon, en passant par la redingote dont elle aura besoin pour habiller le petit, car elle va avoir bien du mal à se débrouiller seule, à gagner le pain de tout son monde. Puis elle part, « adieu mon homme »; embrasse la vieille. Et courage. Nous y serons tous! Pense à ton garçon. Tu lui dois l'exemple. » Cet effroyable mot, vraiment le mot de la fin, est dit par Pauline Carton avec une innocence rauque et grailonneuse qui fait à la fois rire et frissonner : c'est une vraie et originale artiste.

Sur le siège, dialogue de 1888, de M. Henri Lavedan, est fort drôle et mis en scène avec un goût des plus ingénieux et fort bien joué. Le cocher et le valet de pied, sur le siège de la voiture où sont enfermés Monsieur et Madame, se confient le pourquoi des querelles et des réconciliations du jeune ménage. Tout cela interrompu par des clappements de langue adressés aux chevaux, dont on entend les pas et que l'on imagine vraiment, grâce à ces guides en ces mains, à la hauteur où ces gens en livrés sont assis en pleine lumière. On ne voit ni l'attelage ni le coupé et pourtant on croit les voir : c'est très drôle. Il y a le moment où la voiture tourne, car la voix de Sacha Guitry déclare que l'on change de chemin et qu'on va rue de la Paix — la rue des réconciliations, naturellement, — et où on a l'impression absolue que cet équipage invisible change de route. Charmante et très applaudie réussite. Et il y a d'abord *Villa à vendre* (j'ai changé l'ordre du spectacle et m'en excuse), excellente farce où Sacha Guitry joue le rôle d'un mari décidé

à ne pas acheter une petite villa hors de prix, puis changeant d'avis subitement. Pourquoi? Sa femme et la propriétaire sont occupées à visiter. Il est seul au salon. Une Américaine aux décisions promptes entre, le chèque à la main, — il lui faut cette villa, car elle « tourne » dans un studio voisin, — Gaston-Sacha feint d'être le propriétaire, vend cent mille francs de plus que le prix fixé à lui par la propriétaire, puis achète ensuite, comme par mansuétude, à ce prix fixé, au grand ébahissement de sa femme qui n'y comprend rien. C'est fort amusant et fort bien joué par Guitry, qui s'est fait là une petite tête à moustaches impayable et astucieuse; Mmes Benda, Clairjane et Delubac, et Pauline Carton, si comique en cuisinière qui emploie ses matinées à tourner un film parlant à Joinville « comme tout le monde ».

Chagrin d'amour est un acte exquis de grâce spirituelle et d'invention charmante. Sophie Arnould (Mme Yvonne Printemps) est insoluble du départ de M. de Lauraguais, son amant. Elle porte une robe et une coiffure où les charmes du dix-huitième sont si bien modernisés pour la mettre en valeur qu'elle est à la mode du temps de l'amour et du pays du Tendre; et elle ne veut voir « personne » et ne veut plus ni jouer ni chanter. Cependant, Florian rompt la consigne — ne sont-ils pas plus, une nuit, et depuis ne sont-ils pas amis intimes? Et il lui porte des vers et, sous prétexte de faire accorder le clavecin, lui amène un musicien qui, peu à peu, lui impose un air, l'air même de la chanson. Et comme une lettre survient, — annonçant le retour de l'infidèle, — Sophie, ravie et décidée à se venger de cet infidèle, — il revient, elle le trompera... — se lève et chante, et donne au musicien, dont le nom peu harmonieux ne lui plaît pas, celui de Martini — car la lettre de Lauraguais est datée du château de Martini. Et tous ces prétextes, si habiles en leur trame ténue, en leurs broderies de l'époque sur satins clairs, s'épanouissent enfin en cette chanson que nous attendons et que Yvonne Printemps chante avec tant de fraîcheur et un si galant mélange de volupté et de déception, de tendresse et de mélancolie. Ce petit acte est une chose ravissante — cette épithète est aussi celle-là même qui convient à Mme Yvonne Printemps.

Elle danse, joue et chante ensuite, avec beaucoup de gaminerie gracieuse, en sa robe de velours noir et ses hermines, un petit opéra-bouffe dont la musique aimable, jeune et gentille, est de M. Beydts. De lui aussi sont déjà ces « airs » qui reliaient toutes les parties de la soirée. De cette farce, si ironique en son cynisme désapprobateur, je n'ai plus le temps de parler. Elle est un peu longue, mais contient des moments irrésistibles de burlesque, et M. Sacha Guitry s'est fait déguisé et grimpé en vieux beau gâtifiant et flageolant, et il est irrésistible. Je me demande quelle tête se fera M. Sacha Guitry le jour où il lira — avec quel art! — son discours de réception à l'Académie française? Qui choisira-t-il, parmi les illustres de ces Quarante tant de fois multipliés au cours du temps? Il ne choisira pas parmi eux, me dit une voix secrète, il se fera la tête d'un qui n'en fut pas et est pourtant fameux entre les Français fameux : de Molière.

Gérard d'Houville.

SOUVENIR POUR PIERRE LASSERRE

1930 - 1931

Voici déjà un an que Pierre Lasserre n'est plus, voici un an que cette intelligence ferme et féconde s'est éteinte. Quel vide il a laissé parmi nous, et combien sa voix vibrante et sincère, son esprit lumineux, nous manquent!

Nous revivons ces jours-ci par la pensée les épisodes de ce fatal voyage, dont il est revenu mourant, l'an dernier. Déjà, l'année précédente, ses amis l'en avaient détourné; malgré les apparences, la santé de Lasserre avait besoin de ménagements. Or, nous savons ce que représentent trois mois de cours en Amérique. Sans parler même de l'effort personnel que le professeur doit fournir, il y a encore la fatigue des déplacements fréquents, les invitations, impossibles à décliner, les dîners interminables un régime, enfin, bien différent de celui que, à Paris, la vigilance des siens lui impose.

J'ai grande envie de graver cette Cordillère des Andes, pendant que je serai là-bas, nous confie Pierre Lasserre avant son départ; je ne pourrais le faire, à cause de l'état de mon cœur, sans me munir de ballons d'oxygène... C'est dire combien Lasserre se montrait peu soucieux des imprudences à éviter quand sa curiosité, toujours en éveil, le sollicitait.

Ce voyage, d'ailleurs, l'attirait. Il songeait avec plaisir à la longue traversée, aux pays nouveaux, à la société si différente de la nôtre, à l'accueil enthousiaste qu'elle réservait aux Français qui abordent le nouveau monde. Son esprit ardent n'était pas blasé, ainsi qu'il est fréquent chez les hommes de pensée. En Argentine, le succès des leçons de Lasserre fut considérable. Son enseignement limpide, que nous avions suivi ici pendant son cours sur Georges Sorel, aux Hautes Etudes, cet enseignement qui clarifiait les pensées les plus profondes, la maîtrise avec laquelle il s'emparait de son public, toutes ces qualités devaient lui gagner un auditoire cultivé, qui connaissait de longue date sa valeur et son œuvre. En même temps que son cours à la Faculté, Lasserre fut sollicité d'autre part, et fit aussi une série de conférences privées, car cet esprit souple, autant que riche, savait se mettre d'instinct à la portée de chacun.

On devine qu'une telle activité eût fatigué un homme bien portant, celui-ci ne l'était point. Il s'épuisa. Une grippe, qu'il négligea, vint contrarier ses efforts. Pourtant, il triompha de cette première alerte, qui, à son retour en France, devait renaître, et prendre une forme plus perfide. Il vint un moment où tout s'aggrava. Soudain, au plus fort de la maladie, un mieux se manifesta. Il se manifesta toujours aux approches de la fin, et nous nous y laissons toujours prendre. Lasserre parut

s'intéresser de nouveau à la vie, se fit lire les journaux, ébaucha même des projets... des projets de travail, naturellement.

On sait qu'il avait terminé, avant son voyage en Argentine, le troisième volume de l'ouvrage qu'il écrivait sur Renan, et dont deux volumes déjà avaient paru. Il ne lui en restait qu'un à écrire pour que son œuvre fût terminée... Hélas! la trêve de la maladie fut courte, et Lasserre ne se fit aucune illusion : il vit venir la mort. Quand les siens voulurent éloigner de lui son image, il leur répondit avec fermeté : « Non, non, il n'y a plus de Pierre Lasserre. »

Une personnalité semblable ne meurt pas tout entière. Il faudra longtemps encore chercher une leçon dans l'œuvre de ce magnifique et libre esprit.

Nous avons entre les mains des pages de jeunesse signées de ce maître, intitulées : *Pensées posthumes d'un jeune homme*. Elles ont vu le jour en 1895-1896 dans une publication, disparue sans doute aujourd'hui, *L'Art et la Vie*, et forment très curieusement ce que l'auteur appelle lui-même *Examen de conscience intellectuelle*. Il faut souhaiter que ces pages soient recueillies en volume, et qu'aucune des directives morales que l'on y trouve ne soient perdues.

Les idées de Lasserre, jeune étudiant, se retrouvaient sans peine dans ses plus récents écrits, et d'abord son goût pour la liberté intellectuelle qu'il a revendiqué, et dont toute sa vie il a donné l'exemple. Déjà, au début de cette existence laborieuse, il avertit l'étudiant du danger des formules : « L'époque lui présente de gros systèmes, de grosses synthèses, énormes bazaris où l'univers est emmêlé et déblaté. » Hegélianisme, comisme, spencerisme, schopenhauerisme, lui jettent bientôt le monde dans la poche en grosse monnaie de cuivre. » Parfois, il s'en exalte, s'en contente, ne va pas au delà. « Il est des hommes, des professeurs de philosophie, des chefs d'école dont le développement intellectuel se consomme à dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans. Ils jouissent, le reste de leurs jours, d'une tranquillité grande et font vingt volumes sans douleur. » Ce n'est pas le cas de l'étudiant que nous présente Pierre Lasserre, « de sang moins endormi », et qui se dégoûte rapidement de son premier choix. Non pas qu'il soit frappé des faits qui contredisent au système élu, ou de ceux qui se dénaturent. Non. « Il est tout à fait dépourvu d'intuition. » Il s'en dégoûte « parce qu'il cesse d'y trouver matière au jeu de

sa force. Faire craquer la première armature dans laquelle s'était casé son cerveau lui suffit, et l'enlève quelque temps de sa propre puissance. »

Le voilà libéré, si la tentation se manifeste de nouveau et qu'il y succombe, elle finira par l'absorber dans l'inutile, par étouffer sous de vains bruits ce qu'il pense, par embrouiller complètement son fil conducteur... D'où vient le mal? De ce qu'assaili d'opinions et de généralités, nous n'avons ni généralités ni opinions pour y parer, »

Plus loin, il faut retenir cette pensée de Lasserre sur l'abstraction : « L'abstraction, voilà l'arme agile et coupante de l'intuition, par où nous entrons en possession affective de l'univers. Elle n'est pas l'intelligence, car elle est froide. Et l'intelligence est désir, joie, amour ou haine. Comprendre, c'est juger. Juger, c'est aimer, ou haïr, assez puissamment pour en faire loi à d'autres esprits. Par l'intuition, nous jetons magnifiquement avec ivresse, gaieté, apreté ou désespoir, selon ce que nous sommes, notre dévolu sur les hommes et sur le monde. Par l'abstraction, nous enregistrons et stabilisons ce grand acte. »

Donc, aux yeux de Lasserre, pour garantir son étudiant type, pour éviter qu'on « ne lui escamote sa joyeuse certitude », il faut « un certain art d'abstraction, seul moyen de déjouer, en les perçant de rayons, les abstractions toutes faites, les monstres grimaçants des sectes et des systèmes. » Excellent avis auquel devra se reporter l'esprit indépendant que les sophismes voudraient atteindre.

« Les abstraction-systèmes, écrit encore Lasserre, sont l'œuvre de puissances surnaturelles, de l'intérêt, de la peur, de la convenance, de la lubie. Les abstractions intellectuelles sont les filles lumineuses de l'intuition. »

Comme notre philosophe a l'horreur des idées reçues et des opinions formulées d'après d'autres opinions antérieures, il en arrive à écrire ceci : « Je me résous, à cause de la brièveté de l'existence, à ne plus lire de philosophes, qui ne sont que des allusions à d'autres philosophes, ni des romans, poésies ou drames, qui ne sont que des allusions à des théories sur le roman, la poésie ou le théâtre. J'y ai gagné des loisirs pour la promenade et ma bibliothèque est toute petite. »

Ici, Lasserre se rencontre avec Huét, l'évêque d'Avranches, érudit universel qui déclarait : « Tout ce qui fut jamais écrit depuis que le monde est monde pourrait tenir dans neuf ou dix in-folio, si chaque chose n'avait été dite qu'une seule fois. »

Maris-Louise Pailleuron.

COURRIER DES LETTRES

Du livre à la scène

M. René Latou vient de consacrer, dans le dernier numéro des Nouvelles littéraires, à « l'univers de Jean Giraudoux », un article d'un vif intérêt et qui sollicite diversement l'attention. Il y affirme que « le théâtre aura rendu à Giraudoux le service de le contraindre à resserrer ses imaginations, à marquer plus nettement leurs rapports avec les grands thèmes humains ». « Supposez, ajoute M. Latou, que Giraudoux porte à la scène les sujets de Suzanne et Bella : on verrait mieux comment il a renouvelé Robinson et Roméo. » Souhaitons que M. Jean Giraudoux s'y décide : il nous fournirait ainsi de fort précieux enseignements sur la nature de son art et sur ses procédés même. Et l'on voit assez bien d'ici la thèse que l'on soutiendrait sans nul doute en Sorbonne, dans quelques années : Le théâtre de Jean Giraudoux ou du livre à la scène.

On peut penser qu'il usait de la même méthode que pour son *Siegfried*. On se rappelle qu'il n'avait gardé de *Siegfried* et le Limousin que le thème central et qu'il en avait fait une pièce sans se préoccuper de suivre la démarche, d'ailleurs, inédite du roman. (On n'a pas oublié celui-ci, qui était un récit composé sans beaucoup de rigueur et tout orné par les artifices d'une imagination spirituelle et cocasse, un de ces livres enfin, où M. Jean Giraudoux délire le brillant démon de sa fantaisie, une poésie aussi légère et dansante que des grains de poussière dans un rayon de soleil ; un récit où l'on pouvait admirer à loisir les bulles irisées où notre auteur enfonce sa vision du monde et déplorer ce qu'elle offre ainsi parfois de papillonnant et d'incertain). Et ce nouveau *Siegfried* était, sur notre scène, un ouvrage d'un bonheur véritablement unique. C'est que, comme le fait justement remarquer M. Latou, la scène a des exigences précises. Ce fut tout profit pour M. Giraudoux de s'y plier. Non seulement parce qu'il fut amené de la sorte à renoncer à cet amour des connotations ironiques et poétiques qui a gâté tant de ses meilleures pages (et même sa fameuse *Nuit à Châteauroux*), mais encore parce qu'il fut contraint de choisir pour sa pensée un cadre fixe et que cette contrainte (comme il arrive plus souvent qu'on ne le croit) le servit au lieu de le gêner. Enfin l'art de Giraudoux, souvent impropre à exprimer l'absolu, semblait fait tout exprès pour révéler, par de successives images, une âme mystérieuse et divisée. Si bien qu'un air de romanesque essentiel, une poésie subtile et déchirante régnait sur toutes les répliques et peuplait de songes les silences.

Et puis l'on pourrait encore examiner les nouvelles ressources que la préciosité de Giraudoux peut trouver au théâtre, les origines, les limites et les conséquences de la notion de préciosité... Autant dire qu'il y faudrait plusieurs volumes.

Gilbert Charles.

À l'occasion de l'Exposition coloniale, le conseil de la Maison de Poésie (Fondation Emile Blémont), réuni sous la présidence de M. Jean Valmy-Baysse, a décerné un prix spécial de trois mille francs au poète du Petit Maroc, M. Alphonse Métérie, qui habite Marrakech.

Les « Amis de Canudo » se réuniront comme chaque année au Père-Lachaise, le mardi 10 novembre, à 11 heures du matin, à l'occasion du huitième anniversaire de la mort du poète.

M. Fernand Divoire parlera de la vie et de l'œuvre de Canudo et du souvenir profond qu'il a laissé au cœur de ses amis.

Dimanche prochain, 15 novembre, le *Général Français* organise un pèlerinage d'art et d'histoire à Saint-Germain. Visite du château, du musée et de la ville sous la conduite de M. Alphonse Roux, président des « Amis du Vieux Saint-Germain » ; réception au « Prieuré », chez le peintre Maurice Denis. Départ en autocars à 9 h. 15, de la place de la Concorde. Prix, déjeuner compris : 60 francs. — S'inscrire d'urgence par mandat-carte au nom de Mlle Garin, 8, rue Delambre (14°).

Le Carnet du Lecteur

L'Angleterre est-elle en décadence? par Raymond Recouly (Les Éditions de France).

Cette étude politique a été écrite au début de l'été, c'est-à-dire avant la crise et les événements qui en ont résulté. La victoire nationale, aux élections, n'est pas pour lui enlever son actualité; elle pose autrement la question : L'Angleterre échappera-t-elle à la décadence? Les hommes changent, de nouvelles énergies surgissent, mais les problèmes sont les mêmes et, en fait, le destin britannique, M. Raymond Recouly les expose, de façon vivante et claire.

La valeur de son jugement politique apparaît avec éclat, dans les pages où l'écrivain prédit les modalités de la crise : « Un beau matin, M. Snowden, qui est un caissier féroce, se lèvera de son banc ministériel... Les camarades socialistes lui crieront qu'il est un renégat... » Il en fut bien ainsi.

Mais le chômage, les finances, l'Inde, la politique de l'Empire, ces problèmes dont M. Recouly marque la complexité, tout en nous familiarisant avec les hommes et les partis, ne sont pas tout l'objet de l'ouvrage. Une part est plus précieuse encore : les transformations de la société anglaise, de ses goûts, de son état d'esprit, bref ce qui apparaît le moins à l'étranger et compte le plus pour l'histoire.

Le Paysan et la Paysanne pervers, de Rétif de la Bretonne, florilège précédé d'une étude de Maurice Talmeyr, dessins de Jean Hée (Les Œuvres Représentatives).

Le dernier travail de Maurice Talmeyr dont M. Félicien Pascal a énuméré, dans *Figaro*, les titres à notre mémoire.

Des huit volumes de Le Paysan pervers et La Paysanne pervers, aujourd'hui illisibles, tout pleins d'ordures et à la fois de solides peintures d'un témoin de la vie parisienne au dix-huitième siècle, Talmeyr a fait un choix de pages qui pût apparaître, à lui seul, comme un roman complet, attester le talent littéraire de Rétif et contribuer à l'étude psychologique de la perversité. Il a voulu « déblayer les trésors ». Rappelons que M. Paul Bourget a expliqué, dans un Paysan sous l'ancien régime, cet abandon infernal de Rétif au stupre : un cas de déracinement.

M. Gilbert Chinard, professeur à l'Université Johns-Hopkins, publie *Dialogues curieux entre l'auteur et un sauvage de bon sens qui a voyagé, du baron de Lahontan (Librairie Grasset)*. La première édition de l'ouvrage — fort rare — est de 1703.

Jean Fréval.

Livres nouveaux

COLONIES. — *Martinique*, par J.-L. Gheerbrandt (Ed. Institut colonial français); *Nos vieilles colonies d'Asie, d'Océanie et d'Amérique*, par Armand Meglé (Société française d'éditions); *La Prisonnière du Caiman*, roman du pays martiniquais, par Camille Debos.

Deux livres de guerre : *Secteurs d'enfer*, par Pierre Clair (Ed. J. Tallandier); *Chair à canon*, par Alexandre Renaud (Le Courrier).